

UNE SECONDE CHANCE

NICHOLAS SPARKS

UNE SECONDE CHANCE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Noël Chatain*

Michel
LAFON

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Un choix, 2009
La Dernière Chanson, 2010
Le Porte-bonheur, 2011
Un havre de paix, 2012

Titre original : *The Best of Me*
© Nicholas Sparks, 2011.
Publié par Grand Central Publishing, 2011.
Tous droits réservés.

© Michel Lafon Publishing, 2013, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*Pour Scott Schwimmer,
un ami merveilleux.*

Dawson Cole commença à avoir des hallucinations après l'explosion de la plate-forme, le jour où il aurait dû mourir.

En quatorze ans de travail offshore, il croyait pourtant avoir tout connu. En 1997, il avait vu un hélicoptère perdre le contrôle au moment d'atterrir. L'appareil s'était écrasé sur le pont pour se transformer en une boule de feu, et Dawson avait eu le dos brûlé au second degré, pendant qu'il attendait les secours. À l'époque, treize personnes étaient mortes, dont la plupart se trouvaient à bord de l'hélicoptère. Quatre ans plus tard, après l'écroulement d'une grue sur la plate-forme, une pièce métallique de la taille d'un ballon de basket avait failli le décapiter en dégringolant avec les débris. En 2004, il compta parmi les rares ouvriers à rester sur la plate-forme lorsque l'ouragan Ivan la percuta de plein fouet, avec des rafales de vent atteignant plus de 150 kilomètres/heure et des vagues assez énormes pour que Dawson hésite à saisir un parachute en cas d'effondrement de la structure. Mais d'autres dangers surgissaient au quotidien. Les hommes glissaient, certaines parties de la tour se brisaient, si bien que coupures et ecchymoses se révélaient monnaie courante

dans l'équipe. Dawson avait vu plus de fractures qu'il ne pouvait en dénombrer, connu deux intoxications alimentaires qui affectèrent toute l'équipe et, deux ans plus tôt, en 2007, il avait assisté au naufrage d'un bateau de ravitaillement qui s'éloignait de la plate-forme et fut sauvé *in extremis* par une vedette des garde-côtes qui patrouillait dans le secteur.

L'explosion, en revanche, se distinguait du reste. Comme elle n'avait provoqué aucune fuite de pétrole – en l'occurrence, les dispositifs de sécurité et leurs systèmes de secours évitèrent une importante marée noire –, l'événement fut à peine mentionné dans les quotidiens nationaux et rapidement oublié. Mais ceux qui se trouvaient sur place, dont Dawson, vécurent un véritable cauchemar.

Jusqu'alors, la matinée se déroulait normalement ce jour-là. Il surveillait les stations de pompage quand l'un des réservoirs explosa subitement. Avant même de pouvoir comprendre ce qui s'était produit, l'impact de la déflagration le projeta dans un abri voisin de son poste de travail. Ensuite, le feu se propagea de tous côtés. Maculée de graisse et de pétrole, la plate-forme se transforma bientôt en un gigantesque brasier. Deux autres grosses explosions suivirent, qui ébranlèrent l'installation avec un regain de violence. Dawson se rappelait avoir éloigné quelques corps du feu, mais une quatrième explosion, plus puissante que les précédentes, le fit décoller du sol une seconde fois. Il se souvint vaguement d'être tombé dans l'eau, une chute qui aurait quasiment dû le tuer. Bref, sans trop savoir comment, il se retrouva flottant dans le golfe du Mexique, à quelque 150 kilomètres de la baie Vermillion, en Louisiane.

À l'instar de la plupart de ses collègues, il n'avait pas eu le temps de revêtir sa combinaison de survie ni d'attraper une bouée ; mais, entre deux vagues, il aperçut un homme

aux cheveux bruns qui lui faisait signe au loin, comme pour lui dire de nager vers lui. Dawson partit donc dans cette direction et lutta contre la houle qui l'épuisait et lui donnait des vertiges. Comme ses vêtements et ses bottes l'attiraient vers le fond, et que ses bras et ses jambes commençaient à céder, il comprit qu'il allait mourir. Il croyait s'approcher de l'individu, mais les vagues l'empêchaient d'en être certain. Ce fut alors qu'il repéra un gilet de sauvetage flottant parmi les débris. Dans un ultime effort, il s'y accrocha. Plus tard, il apprit qu'il se trouvait dans l'eau depuis près de quatre heures et avait dérivé sur environ deux kilomètres, avant d'être récupéré par un navire de ravitaillement qui s'était rué sur les lieux de la catastrophe. On le transporta à bord, puis sur le pont inférieur avec d'autres survivants. Souffrant d'hypothermie, Dawson grelottait et avait les idées confuses. En dépit de sa vision trouble – on lui diagnostiqua ensuite une légère commotion cérébrale –, il n'en demeurait pas moins conscient de sa chance. Il vit des hommes avec de vilaines brûlures sur les bras et les épaules, et d'autres dont les oreilles saignaient ou avec des membres fracturés. Dawson les connaissait presque tous par leur nom. Il n'existait pas une multitude d'endroits où se promener sur la plateforme, qui s'apparentait à une sorte de village au milieu de l'Océan, et chacun finissait toujours par atterrir tôt ou tard à la cafétéria, à la salle de jeux ou au gymnase. Un homme lui paraissait toutefois familier et semblait le regarder fixement, à l'autre bout de la cabine bondée. Brun, la quarantaine, il portait un coupe-vent bleu qu'un des membres de l'équipage avait dû lui prêter. Aux yeux de Dawson, l'homme n'avait pas vraiment l'air à sa place, évoquant davantage un employé de bureau qu'un ouvrier. L'individu lui fit signe, lui rappelant soudain la silhouette qu'il avait aperçue plus tôt dans l'eau – c'était lui ! – et, tout

à coup, Dawson sentit un frisson lui parcourir la nuque. Avant qu'il ait eu le temps d'identifier la source de son malaise, on lui flanqua une couverture sur les épaules et on le conduisit auprès du médecin de bord, qui attendait de pouvoir l'examiner.

Au moment où Dawson s'installa, l'homme brun avait disparu.

Dans l'heure qui suivit, on amena d'autres survivants et, tandis qu'il se réchauffait peu à peu, Dawson commença à s'interroger au sujet du reste de l'équipe. Des hommes avec lesquels il travaillait depuis des années demeuraient introuvables. Plus tard, il apprendrait que vingt-quatre personnes avaient été tuées. On avait fini par retrouver la plupart des corps, mais pas la totalité. Pendant qu'il se rétablissait à l'hôpital, Dawson songea malgré lui que certaines familles n'avaient pu faire leurs adieux à leurs chers disparus.

Depuis l'explosion, il avait du mal à dormir, non pas à cause d'éventuels cauchemars mais parce qu'il ne pouvait se débarrasser de cette sensation d'être observé. Il avait l'impression d'être... hanté, aussi ridicule que cela puisse paraître. De jour comme de nuit, il lui arrivait d'entrevoir un vague mouvement du coin de l'œil mais, chaque fois qu'il se retournait, il n'y avait rien. À tel point que Dawson se demanda s'il ne perdait pas la tête. Le médecin mit cela sur le compte d'une réaction post-traumatique et de légères séquelles de sa commotion cérébrale néanmoins en voie de guérison. Une explication certes logique, mais qui ne satisfaisait pas Dawson pour autant. Il acquiesça et le médecin lui prescrivit des somnifères, que Dawson ne prit jamais la peine d'aller chercher à la pharmacie.

Alors que la justice entrait en action, il se vit accorder six mois de congés payés. Trois semaines plus tard, la compagnie lui proposa un accord et il signa tous les documents. Dans l'intervalle, une demi-douzaine d'avocats l'avaient

déjà contacté, chacun souhaitant être le premier à lancer une action de groupe, mais Dawson ne voulait pas se compliquer la vie. Il accepta l'offre de la compagnie et déposa le chèque le jour où il le reçut. Son compte se retrouvant suffisamment approvisionné pour que les gens l'estiment riche, il se rendit à sa banque et vira la majeure partie de son argent sur un compte aux îles Caïmans. De là, il fut transféré sur un compte société au Panama, lequel avait été ouvert avec un minimum de formalités administratives, avant d'être transféré à sa destination finale. Comme toujours, il était quasi impossible de retrouver la provenance de l'argent.

Dawson en avait gardé suffisamment pour le loyer et quelques autres dépenses. Il n'avait pas de gros besoins. Ni de grosses envies. Il vivait dans un petit mobile-home installé au bout d'un chemin de terre, à la périphérie de La Nouvelle-Orléans, dont les gens devaient se dire en le voyant que sa seule qualité était sans doute d'avoir été épargné par l'ouragan Katrina en 2005. Avec son revêtement en plastique délavé et fissuré, le mobile-home reposait sur des parpaings, un soubassement provisoire devenu permanent avec le temps. Il disposait d'une seule chambre et d'une salle de bains, d'un séjour exigü et d'une kitchenette avec à peine assez d'espace pour abriter un mini-réfrigérateur. L'isolation étant quasi inexistante, l'humidité avait déformé le sol au fil des années, si bien que Dawson avait toujours l'impression de marcher sur une pente. Le linoléum de la cuisine se fendillait dans les coins, la fine moquette était élimée, et Dawson avait meublé l'endroit de bric et de broc. Pas une seule photo ne décorait les cloisons et, même s'il y vivait depuis près de quinze ans, ce mobile-home était davantage un lieu où il se restaurait, dormait et prenait ses douches qu'une véritable maison.

Malgré sa vétusté, ce logement était presque toujours aussi bien entretenu que les belles demeures du Garden District de La Nouvelle-Orléans. Depuis toujours, Dawson se révélait un maniaque de l'ordre et de la propreté. Deux fois par an, il réparait les fissures et colmatait les brèches pour éloigner les rongeurs et les insectes, de même que, chaque fois qu'il s'apprêtait à regagner la plate-forme pétrolière, il astiquait la cuisine et la salle de bains au désinfectant et vidait les placards de tout ce qui risquait de se gâter ou moisir. En général, il travaillait trente jours d'affilée, suivis par trente jours de repos et, à l'exception des conserves, tout aliment s'avariait en moins d'une semaine, surtout en été. À son retour, il récurait de nouveau l'endroit à fond, tout en l'aérant pour se débarrasser au maximum de l'odeur de renfermé.

Toutefois, c'était un logement tranquille qui comblait ses besoins. Dawson habitait à quatre cents mètres de la route principale, et le voisin le plus proche vivait même un peu plus loin. Après avoir passé un mois sur la plate-forme, c'était exactement ce qu'il souhaitait. L'un des aspects de la vie offshore auquel il ne s'était jamais habitué, c'était le bruit incessant. Un bruit anormal. Depuis les grues qui entreposaient le ravitaillement jusqu'aux hélicoptères, en passant par les pompes et les éléments métalliques qui s'entrechoquaient, la cacophonie ne cessait jamais. Le pétrole était pompé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, si bien que, même lorsque Dawson essayait de dormir, le vacarme continuait. Sur place, il tentait de faire abstraction du bruit mais, chaque fois qu'il retrouvait son mobile-home, il n'en revenait pas du silence ambiant quasi impénétrable, quand le soleil était à son zénith. Le matin, il entendait le chant des oiseaux dans les arbres, et le soir il écoutait les criquets et les grenouilles, dont parfois les stridulations et coassements respectifs se synchronisaient

au crépuscule. C'était souvent apaisant mais, de temps à autre, ces bruits de la nature lui faisaient penser à sa région natale, auquel cas il ne quittait pas son mobile-home et s'efforçait de chasser ses souvenirs. Il préférait se concentrer sur les activités qui rythmaient sa vie, lorsqu'il regagnait la terre ferme.

Dawson mangeait, dormait, s'adonnait au footing et à la musculation, et bricolait sur sa voiture. Il faisait de longues virées sans but précis. Parfois, il allait pêcher. Il lisait chaque soir et écrivait à l'occasion une lettre à Tuck Hostetler. Et voilà tout. Il ne possédait ni télévision ni radio et, même s'il avait un téléphone mobile, son répertoire comprenait seulement des numéros professionnels. Il faisait ses courses en voiture et passait une fois par mois à la librairie, mais sinon il ne s'aventurait jamais dans La Nouvelle-Orléans. En quatorze ans, il n'avait jamais mis les pieds dans Bourbon Street, ni flâné dans le Quartier français ; il n'avait jamais dégusté un expresso au Café du Monde, ni siroté un Hurricane au Lafitte's Blacksmith Shop Bar. Plutôt que de fréquenter un gymnase, il faisait du sport derrière le mobile-home, sous une bâche patinée par les intempéries qu'il avait tendue entre son logement et les arbres voisins. Il n'allait pas au cinéma, ni se détendre chez un copain pour voir jouer l'équipe des Saints le dimanche après-midi. À quarante-deux ans, il n'était pas sorti avec une femme depuis son adolescence.

La plupart des gens n'auraient pas mené ou n'auraient pas pu mener leur vie de cette manière, mais ils ne le connaissaient pas. Ils ignoraient celui qu'il avait été ou ce qu'il avait fait, et lui préférait qu'il en soit ainsi.

Mais, tout à coup, par un bel après-midi de la mi-juin, il reçut un coup de téléphone et tous les souvenirs de son passé rejaillirent. Voilà neuf semaines que Dawson était en congé. Pour la première fois depuis près de vingt ans, il

allait enfin retourner chez lui. Cette seule pensée le mettait mal à l'aise, mais il savait qu'il n'avait guère le choix. Tuck représentait pour lui plus qu'un ami ; il avait été comme un père. Dans le silence de son mobile-home, tandis qu'il repensait à l'année qui avait marqué un tournant dans sa vie, Dawson crut de nouveau percevoir un mouvement non loin de lui. Quand il se retourna, il ne vit absolument rien et se demanda une fois de plus s'il ne devenait pas fou.

*

**

L'appel provenait de Morgan Tanner, un avocat d'Oriental, en Caroline du Nord, qui lui apprit que Tuck Hostetler venait de décéder.

— Certaines dispositions nécessitent votre présence, expliqua Tanner.

Sitôt après avoir raccroché, le premier réflexe de Dawson fut de réserver son vol et une chambre dans un bed & breakfast local, puis d'appeler un fleuriste.

Le lendemain matin, après avoir verrouillé la porte d'entrée du mobile-home, Dawson fit le tour par derrière et gagna le petit hangar en tôle ondulée où il garait sa voiture. C'était le jeudi 18 juin 2009, et il emportait le seul costume qu'il possédait ainsi qu'un sac fourre-tout, qu'il avait rempli en pleine nuit comme il ne trouvait pas le sommeil. Il ouvrit le cadenas et souleva la porte en regardant le soleil darder ses rayons sur le véhicule qu'il avait restauré et réparé depuis le lycée. C'était un coupé sport modèle 1969, le genre de voiture qui attirait l'attention à l'époque où Nixon était le Président et produisait toujours le même effet. Elle donnait l'impression de sortir tout droit de l'usine et, d'année en année, d'innombrables

inconnus avaient proposé de la lui racheter. Dawson refusait chaque fois leur offre. « C'est plus qu'une simple voiture pour moi », leur disait-il invariablement, sans plus d'explication. Tuck aurait tout à fait compris à quoi il faisait allusion.

Dawson laissa tomber le sac de voyage sur le siège passager et posa le costume par-dessus, avant de s'installer au volant. Dès qu'il tourna la clé de contact, le moteur rugit. Il recula sur le gravier avant de sortir refermer le garage. Ce faisant, il vérifia mentalement s'il n'avait rien oublié. Deux minutes plus tard, il roulait sur la route principale et, une demi-heure après, se garait dans le parking longue durée de l'aéroport de La Nouvelle-Orléans. Ça le chagrinait de devoir laisser sa voiture, mais il n'avait pas le choix. Il rassembla ses affaires puis se dirigea vers le terminal, où un billet l'attendait au comptoir de la compagnie aérienne.

L'aéroport grouillait de monde. Couples bras dessus, bras dessous ; familles en partance pour Disney World ; étudiants en vacances ; hommes d'affaire traînant leur bagage cabine à roulettes, le portable vissé à l'oreille. Dawson rejoignit la lente file d'attente et patienta jusqu'à ce qu'il atteigne le comptoir. Il montra ses papiers d'identité et répondit aux habituelles questions de sécurité, avant de se voir remettre ses cartes d'embarquement. Il n'eut qu'une escale à Charlotte, à peine plus d'une heure. Rien de terrible. Arrivé à New Bern et installé au volant de sa voiture de location, il lui resterait encore quarante minutes de trajet. Si ça roulait bien, il parviendrait à Oriental en fin d'après-midi.

Dawson ne réalisa à quel point il était fatigué qu'une fois installé dans l'avion. Il ne savait plus trop à quel moment il avait somnolé – la dernière fois qu'il avait regardé sa montre, celle-ci indiquait presque 4 heures –, mais il avait prévu de dormir un peu pendant le vol. De toute manière,

il n'aurait pas grand-chose à faire lorsqu'il serait en ville. Fils unique, sa mère s'était enfuie alors qu'il avait trois ans, et son père violent et alcoolique avait rendu service à la société en s'enivrant à mort. Voilà des années que Dawson ne parlait plus à aucun membre de sa famille, et il ne souhaitait pas davantage renouer avec eux à présent.

Sa visite se limiterait donc à un aller-retour rapide. Il ferait ce qu'il avait à faire et ne prévoyait pas de s'attarder plus que nécessaire. Il avait certes grandi à Oriental, mais ne s'était jamais vraiment senti un enfant du cru. L'Oriental qu'il connaissait n'avait rien à voir avec l'image accueillante que vantait l'office du tourisme régional. Pour la plupart des gens qui y passaient l'après-midi, Oriental donnait l'impression d'être une petite ville originale, peuplée d'artistes, de poètes et de retraités venus couler des jours paisibles au crépuscule de leur vie, en naviguant sur la Neuse River. La bourgade abritait un centre-ville pittoresque à souhait, riche en boutiques d'antiquités, galeries d'art et autres cafés, de même qu'elle accueillait plus d'animations de rue hebdomadaires que n'importe quelle autre commune comptant moins d'un millier d'âmes. Mais la véritable Oriental, celle qu'il avait connu enfant et jeune homme, était également peuplée par de vraies dynasties implantées dans la région depuis l'époque coloniale. Des gens comme le juge McCall et le shérif Harris, Eugenia Wilcox, et les familles Collier et Bennett. Ils représentaient ceux qui avaient toujours possédé et exploité la terre, pratiqué le négoce du bois et prospéré dans les affaires ; ils formaient la société invisible et puissante d'une ville qui leur appartenait depuis toujours.

Dawson en fit personnellement l'expérience à l'âge de dix-huit ans, puis de nouveau à vingt-trois, quand il quitta définitivement la ville. Il n'était guère facile d'être un Cole dans le comté de Pamlico, et en particulier dans

la localité d'Oriental. À sa connaissance, tous les Cole avaient fait de la prison, si l'on remontait dans l'arbre généalogique jusqu'à son arrière-grand-père. Plusieurs membres de sa famille avaient été condamnés pour différents motifs : voies de faits, incendie criminel, tentative de meurtre et assassinat. La propriété boisée et rocailleuse qui abritait le vaste clan s'apparentait à un territoire régi par ses propres règles. Une poignée de cabanes délabrées, de petits mobile-homes et de vieilles granges à bric-à-brac parsemaient le domaine où sa famille avait élu domicile et, sauf s'il n'avait pas d'autre choix, le shérif lui-même évitait l'endroit. Les chasseurs ne s'en approchaient pas et supposaient à juste titre que la pancarte « Défense d'entrer sous peine de se faire tirer dessus » n'était pas un simple avertissement, mais bel et bien une promesse. Bouilleurs de cru clandestins, revendeurs de drogue, alcooliques, maris violents, pères et mères maltraitants, voleurs et souteneurs, les Cole se distinguaient avant tout par leur brutalité pathologique. À en croire un article publié dans un magazine à présent disparu des kiosques, les Cole étaient considérés à une certaine époque comme la famille la plus malveillante et la plus revancharde qui puisse exister à l'est de Raleigh. Le père de Dawson ne faisait pas exception. Jusqu'au début de la trentaine, il avait passé le plus clair de son temps en prison pour diverses infractions, parmi lesquelles une agression au pic à glace sur la personne d'un automobiliste qui lui avait fait une queue de poisson. Il avait été jugé et acquitté à deux reprises pour meurtre, après que les témoins eurent disparu, et même le reste de la famille savait suffisamment à quoi s'en tenir pour ne pas l'irriter. Pourquoi ou comment sa mère avait-elle épousé cet homme, cela restait un mystère pour Dawson. Il ne lui en voulait pas de s'être enfuie. Lui-même avait passé le

plus clair de son enfance à vouloir échapper au clan. Il ne tenait pas non plus rigueur à sa mère de ne pas l'avoir emmené avec elle. Bizarrement, les hommes de la famille Cole se sentaient propriétaires de leur progéniture, si bien que son père aurait sans nul doute pourchassé sa mère pour le récupérer, de toute manière. Il l'avait d'ailleurs dit plus d'une fois à Dawson, lequel s'était bien gardé de lui demander ce qu'il aurait fait si sa mère avait refusé de le lui rendre. Dawson connaissait déjà la réponse.

Il se demandait combien de membres de sa famille vivaient encore sur le domaine. Lorsqu'il était enfin parti, outre son père, le clan comptait un grand-père, quatre oncles, trois tantes et seize cousins. À présent, les cousins étaient adultes et avaient eux-mêmes des enfants, si bien que la famille avait dû s'agrandir, mais Dawson n'éprouvait aucun désir de le vérifier. C'était peut-être l'univers où il avait grandi mais, comme à Oriental, il ne s'était jamais senti à sa place parmi eux. Isolé parmi ses cousins, il ne se bagarrait jamais à l'école et rapportait des bulletins scolaires corrects. Il évitait la drogue et l'alcool et, à l'adolescence, se tenait à l'écart de ses cousins quand ils sillonnaient la ville pour s'attirer des ennuis, en leur disant la plupart du temps qu'il devait surveiller la distillerie clandestine ou aider à démonter une voiture qu'un membre de la famille avait volée. Bref, il faisait de son mieux pour garder si possible un profil bas.

Autant dire qu'il devait jouer les équilibristes. Car si les Cole formaient une bande de criminels patentés, ils n'étaient pas idiots pour autant, et Dawson savait d'instinct qu'il devait masquer ses différences. C'était sans doute le seul élève dans l'histoire de son école à étudier comme un forcené pour rater volontairement une interrogation, et il apprit lui-même à falsifier ses relevés de notes afin qu'ils paraissent moins bons qu'ils ne l'étaient en réalité. Il apprit

aussi à vider en douce une canette de bière en la perçant d'un coup de canif, sitôt que son interlocuteur avait le dos tourné ; et quand le travail lui servait d'excuse pour éviter ses cousins, il se tuait à la tâche jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il ne se débrouilla pas trop mal pendant un temps mais, peu à peu, sa carapace se fissura. L'un de ses professeurs confia à un copain de bar de son père que Dawson était le meilleur élève de sa classe, de même que les oncles et les tantes commencèrent à remarquer qu'il restait le seul parmi les cousins à ne jamais s'éloigner du droit chemin. Dans une famille qui privilégiait avant tout la loyauté et la conformité, Dawson sortait du lot, et il n'existait pas pire transgression.

Cela rendait son père fou furieux. Même s'il le battait régulièrement depuis son plus jeune âge – avec une prédilection pour la ceinture et le fouet –, lorsqu'il eut douze ans, les corrections prirent une tournure singulière. Son père le frappait jusqu'à lui bleuir et lui noircir le dos et le torse, puis il revenait s'en prendre à son visage et à ses jambes une heure plus tard.

Les enseignants étaient au courant de la situation mais, par crainte de représailles sur leur propre famille, ils fermaient les yeux. Le shérif faisait mine de ne pas voir les bleus et les marques de coups, quand il croisait Dawson au retour de l'école. Et le reste de la famille s'en accommodait fort bien. Abee et Ted le Cinglé, ses cousins les plus âgés, lui sautaient volontiers dessus pour le tabasser aussi violemment que son père ; Abee parce qu'il jugeait que Dawson le méritait, et Ted le Cinglé uniquement par plaisir. Abee, grand et costaud, avec des poings gros comme des jambonneaux, était brutal et soupe au lait, mais plus malin qu'il ne le laissait paraître. Ted le Cinglé, en revanche, portait la méchanceté dans ses gènes. À la maternelle, il avait poignardé à coups de crayon un petit

camarade avec lequel il se disputait un Twinkie¹ et, avant de se faire finalement renvoyer en CM2, il avait envoyé un autre camarade de classe à l'hôpital. À en croire la rumeur, il aurait tué un junkie quand il était adolescent. Dawson pensait qu'il valait mieux ne pas riposter. Au lieu de quoi, il apprit à se protéger tout en amortissant les coups, jusqu'à ce que ses cousins se lassent, se fatiguent, ou les deux.

Toutefois, Dawson ne marcha pas sur les traces de sa famille et devint plus résolu que jamais. Avec le temps, il apprit que plus il criait, plus son père le frappait, si bien qu'il ne protestait plus. Par ailleurs, il savait d'instinct que son père, comme toutes les brutes de son acabit, ne livrait que les combats qu'il était certain de gagner. Nul doute que le jour viendrait où Dawson serait assez fort pour se défendre, quand il n'en aurait plus peur. Tandis que les coups pleuvaient sur lui, il imaginait non sans peine le courage que sa mère avait témoigné en coupant les ponts avec la famille.

Dawson s'employa au maximum à accélérer le processus. Il attacha à un arbre un sac bourré de vieux chiffons, qu'il cognait comme un punching-ball plusieurs heures par jour. Le plus souvent possible, il faisait des exercices en soulevant des grosses pierres et des moteurs de voiture, ainsi qu'en effectuant des tractions, pompes et autres abdominaux. Avant l'âge de treize ans, son corps s'étoffait de cinq kilos de muscle, auxquels vinrent s'ajouter une dizaine d'autres pour ses quatorze ans. Il grandit dans le même temps, si bien qu'à quinze ans il atteignait presque la stature de son père. Une nuit, alors que Dawson avait seize ans depuis un mois, son père s'approcha de lui avec une ceinture, après une soirée de beuverie. Dawson se

1. Célèbre génoise américaine fourrée à la crème et généralement vendue par paquet de deux. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

cabra en la lui arrachant des mains. Il prévint son père que si jamais celui-ci le touchait encore, il le tuerait.

Ce soir-là, n'ayant d'autre endroit où aller, Dawson trouva refuge dans le garage de Tuck. Lorsque Tuck le découvrit le lendemain matin, Dawson lui demanda un travail. Tuck n'avait aucune raison de l'aider, dans la mesure où Dawson était non seulement un étranger mais aussi un Cole. Tuck s'essuya les mains sur le bandana qu'il gardait dans sa poche arrière et tenta de lire dans les pensées du jeune intrus, avant d'attraper son paquet de cigarettes. À l'époque, Tuck avait soixante et un ans, et était veuf depuis deux ans. Lorsqu'il prit la parole, Dawson sentit l'alcool dans son haleine, de même que sa voix râpeuse témoignait des Camel sans filtre qu'il fumait depuis sa jeunesse. Son accent, comme celui de Dawson, trahissait le gars du cru.

— J'imagine que tu sais désosser les bagnoles, mais sauras-tu les remonter ?

— Oui, M'sieur, répondit Dawson.

— T'as pas école aujourd'hui ?

— Si, M'sieur.

— Alors tâche de revenir juste après, et j' verrai comment tu t' débrouilles.

Dawson revint le voir et fit de son mieux pour prouver sa valeur. Après le travail, il plut la majeure partie de la soirée et, quand Dawson se faufila de nouveau en catimini dans le garage, Tuck l'attendait.

Il tira fort sur sa Camel en lorgnant Dawson sans piper mot, puis regagna la maison. Dawson ne passa plus jamais une seule nuit sur le domaine familial. Tuck n'exigea pas le moindre loyer, et Dawson apportait sa propre nourriture. Au fil des mois, il commença à penser à son avenir pour la première fois de sa vie. Il économisait au maximum, sa seule folie se limitant au coupé sport acquis dans un dépôt de ferraille et aux litres de thé glacé

achetés au snack-bar du coin. Il réparait la voiture le soir, après le travail, tout en buvant son thé, et rêvait d'aller à l'université, ce qu'aucun Cole n'avait jamais fait. Il envisageait de s'engager dans l'armée ou simplement de louer son propre appartement mais, avant qu'il puisse prendre la moindre décision, son père se pointa à l'improviste au garage, accompagné d'Abée et de Ted le Cinglé. Tous deux étaient armés d'une batte de base-ball, et il entrevit les contours d'un couteau dans la poche de Ted.

— File-moi l'argent qu' t'as gagné, exigea son père sans préambule.

— Non, rétorqua Dawson.

— J' me doutais bien qu' t'allais dire ça, fiston. C'est pourquoi j'ai amené Ted et Abée avec moi. Ils peuvent te déroutiller et j' le prendrai d' toute manière, ou bien tu peux me donner c' que tu m' dois pour avoir foutu l' camp d' chez nous.

Dawson resta muet, tandis que son père mastiquait un cure-dent.

— Tu vois, pour mettre fin à ta p'tite vie, j'aurais juste besoin d' commettre un acte criminel là-bas, en ville. Un cambriolage ou un incendie, peut-être. Pourquoi pas ? Ensuite, il nous suffirait simplement d' laisser deux ou trois preuves sur place, puis d' passer un coup d' fil anonyme au shérif et d' laisser les forces de l'ordre faire leur boulot. T'es tout seul ici l' soir et t'auras pas d'alibi, et pour c' que j'en ai à foutre, tu peux passer l' restant d' tes jours à pourrir entouré d' fer et d' béton. Ça m' gênera pas du tout. Alors, pourquoi n' pas tout bonnement m' filer l'oseille ?

Dawson savait que son père ne bluffait pas. Visage de marbre, il sortit l'argent de son portefeuille. Après avoir compté les billets, son père cracha le cure-dent et sourit jusqu'aux oreilles.

— Je r' passerai la s'maine prochaine.

Dawson fit avec. Il se débrouilla pour grappiller un peu d'argent sur sa paie, afin de continuer à réparer le coupé et s'acheter du thé glacé, mais la majeure partie de ce qu'il gagnait allait dans la poche de son père. Même s'il soupçonnait Tuck d'être au courant de la situation, celui-ci ne lui en fit jamais part de vive voix. Non pas qu'il craignait les Cole, mais ce n'était pas ses affaires, voilà tout. Au lieu de ça, il prépara désormais des repas trop copieux pour lui.

— Il m'en reste un peu, si ça te tente, disait-il en lui apportant une assiette au garage.

La plupart du temps, il regagnait la maison sans un mot de plus. C'était le genre de relation qu'ils avaient, et Dawson la respectait. Tout comme il respectait Tuck. À sa manière, Tuck était devenu la personne la plus importante de son existence, et Dawson ne voyait pas ce qui aurait pu changer cet état de fait.

Jusqu'au jour où Amanda Collier entra dans son univers.

Bien qu'il la connaisse depuis des années – le comté de Pamlico n'abritait qu'un lycée et Dawson avait presque toujours été en cours avec elle –, ce ne fut qu'au printemps de son année de première qu'ils échangèrent un peu plus que quelques mots. Il l'avait toujours trouvée jolie, mais n'était pas le seul à le penser. C'était une fille très appréciée, du genre à être entourée d'amis à la cafétéria, alors que les garçons se disputaient son attention, d'autant qu'elle était non seulement déléguée de classe mais aussi pom-pom girl. Par ailleurs, elle était aussi riche et inaccessible à ses yeux qu'une actrice de série télévisée. Il ne lui dit jamais un mot, jusqu'à ce que tous deux se retrouvent en binôme pour le cours de chimie.

Tandis qu'ils travaillaient avec leurs tubes à essai et révisaient ensemble ce semestre-là, Dawson découvrit qu'elle ne ressemblait en rien à celle qu'il imaginait. Pour

commencer, le fait qu'elle soit une Collier et lui un Cole ne semblait absolument pas la déranger, ce qui le surprit. Elle avait le rire facile, un humour débridé, et lorsqu'elle souriait, c'était toujours avec un soupçon d'espièglerie, comme si elle connaissait quelque chose qui aurait échappé aux autres. Ses cheveux étaient d'un joli blond doré, ses yeux du bleu étincelant d'une belle journée d'été et, parfois, quand ils griffonnaient des équations sur leur cahier, elle effleurait son bras pour attirer son attention sur tel ou tel détail. Dawson en conservait alors l'agréable sensation des heures entières. L'après-midi, lorsqu'il travaillait au garage, il se surprenait à penser à elle. Ce ne fut pourtant qu'au printemps qu'il prit enfin son courage à deux mains pour lui demander si elle accepterait de se voir offrir une crème glacée. Dès lors, à mesure que la fin des cours approchait, ils passèrent de plus en plus de temps ensemble.

C'était l'année 1984, et Dawson avait dix-sept ans. À la fin de l'été, il comprit qu'il était amoureux. Quand le temps se rafraîchit et que les feuilles d'automne commencèrent à consteller le sol d'or et de roux, il eut la certitude de vouloir passer le reste de sa vie avec elle, aussi fou que cela puisse paraître. Ils continuèrent à se fréquenter l'année suivante, devinrent de plus en plus intimes et passèrent un maximum de temps ensemble. En compagnie d'Amanda, Dawson n'éprouvait aucune difficulté à être lui-même et se sentait épanoui pour la première fois de sa vie. Encore aujourd'hui, cette dernière année passée avec elle restait gravée dans sa mémoire.

Ou, plus précisément, le souvenir d'Amanda demeurait gravé dans sa mémoire.

*

**

Dans l'avion, Dawson s'installa pour le vol. Il occupait un siège côté hublot vers l'arrière, à côté d'une jeune femme rousse élancée d'environ trente-cinq ans. Pas exactement son type, mais assez jolie. Elle se pencha vers lui en cherchant sa ceinture de sécurité et sourit comme pour s'excuser.

Dawson lui fit un signe de tête mais, comme il sentait qu'elle allait entamer la conversation, il se tourna vers le hublot. Il regarda le chariot à bagages s'éloigner de l'appareil et laissa son esprit vagabonder, comme souvent, vers les souvenirs lointains d'Amanda. Dawson songea à ce premier été où ils allaient nager dans le fleuve Neuse, leurs corps lisses se frôlant dans l'eau, ou encore à cette habitude qu'elle avait prise de se jucher sur l'établi, en enroulant les bras autour de ses jambes repliées, pendant qu'il travaillait sur sa voiture dans le garage de Tuck. À tel point qu'il se disait qu'il ne désirait rien d'autre que de la voir là, auprès de lui pour toujours. En août, lorsqu'il fit enfin démarrer son coupé pour la première fois, il emmena Amanda à la mer. À la plage, ils s'étaient allongés sur leurs serviettes et tenu la main, les doigts entrelacés, tandis qu'ils parlaient de leurs livres et de leurs films favoris, de leurs secrets et de leurs rêves d'avenir.

Ils discutaient ferme aussi, et Dawson découvrit à cette époque le caractère fougueux d'Amanda. Ils n'étaient certes pas sans cesse en désaccord, mais cela pouvait arriver ; le plus remarquable, c'était que ces querelles s'apaisaient la plupart du temps tout aussi vite qu'elles éclataient. Parfois, elles portaient sur des vétilles – Amanda avait des avis sur tout – et ils se chamaillaient sans trouver le moindre point d'accord. Mais même dans ces moments-là, où il se mettait vraiment en colère, Dawson ne pouvait s'empêcher d'admirer la sincérité d'Amanda, laquelle s'ancrait dans le fait qu'elle tenait bien plus à lui qu'à quiconque dans sa vie.

Hormis Tuck, personne ne comprenait ce qu'elle lui trouvait. Bien qu'ils aient au début tenté de cacher leur relation, Oriental était une petite ville et les gens se mirent inévitablement à murmurer. L'une après l'autre, Amanda vit ses amies s'éloigner d'elle, et bientôt ses parents découvrirent le pot aux roses. Il était un Cole et elle une Collier, ce qui suffisait à provoquer leur consternation. Au début, ils s'accrochèrent à l'espoir qu'Amanda traversait simplement une phase de rébellion et ils tentèrent de l'ignorer. Comme cela ne fonctionna pas, la situation se compliqua pour Amanda. Ils lui confisquèrent son permis de conduire et lui interdirent d'utiliser le téléphone. À l'automne, elle fut consignée plusieurs semaines d'affilée et ils lui interdirent de sortir le week-end. Jamais ils ne reçurent Dawson chez eux, et l'unique fois où son père lui parla, il le traita de « petite racaille » et de « bon à rien ». Quant à sa mère, elle supplia Amanda de mettre un terme à sa relation avec Dawson ; et, en décembre, son père avait tout bonnement cessé de lui adresser la parole.

L'hostilité qui les entourait ne fit que rapprocher davantage Amanda et Dawson et, dès lors qu'il se mit à lui prendre la main en public, elle la lui serra fort, comme pour défier quiconque de l'en empêcher. Toutefois, Dawson n'était pas naïf : même si elle représentait énormément pour lui, il savait depuis toujours que leur temps était compté. Tout semblait jouer contre eux. Quand le père de Dawson eut vent de sa relation avec Amanda, il l'interrogea à ce sujet en venant percevoir sa « taxe ». Même si le ton employé n'avait rien d'ouvertement menaçant, le simple fait de l'entendre prononcer le nom d'Amanda flanqua la nausée à Dawson.

En janvier, Amanda eut dix-huit ans, mais si sa relation avec lui rendait ses parents furieux, ils n'allèrent pas jusqu'à la mettre à la porte. Elle se moquait alors

de ce qu'ils pouvaient penser... du moins l'affirmait-elle depuis toujours à Dawson. Parfois, après une nouvelle dispute avec ses parents, elle se sauvait en douce par la fenêtre de sa chambre au beau milieu de la nuit et filait au garage. Souvent, Dawson l'attendait, mais il arrivait aussi qu'elle le réveille en le rejoignant sur le tapis de sol qu'il avait déroulé dans le bureau. Ils descendaient alors vers la rivière et Dawson la prenait par la taille, puis ils s'asseyaient au pied d'un chêne vert ancestral. Au clair de lune, tandis qu'ils regardaient les rougets faire des bonds dans l'eau, Amanda lui rapportait les propos échangés avec ses parents, parfois d'une voix chevrotante, mais en prenant toujours soin de préserver ses sentiments à lui. Il l'en aimait d'autant plus, bien qu'il sache parfaitement ce que les parents d'Amanda pensaient de lui. Un soir qu'elle ne pouvait retenir ses larmes après une nouvelle altercation familiale, Dawson lui suggéra gentiment qu'il vaudrait peut-être mieux pour elle qu'ils cessent de se fréquenter.

— C'est vraiment ce que tu souhaites ? demanda-t-elle, la voix entrecoupée.

Il la serra encore plus fort contre lui.

— Je ne veux que ton bonheur, répondit-il dans un murmure.

Elle posa alors la tête sur son épaule et, tandis qu'il l'étreignait, il s'en voulut plus que jamais d'être né au sein du clan Cole.

— C'est auprès de toi que je suis la plus heureuse, lui chuchota-t-elle enfin.

Plus tard, cette nuit-là, ils firent l'amour pour la première fois. Pendant les vingt années qui suivirent et même au-delà, Dawson conserva ces paroles et le souvenir de cette soirée tout au fond de lui, en sachant qu'Amanda s'était alors exprimée pour eux deux.

*

**

Après avoir atterri à Charlotte, Dawson prit son sac et son costume sur l'épaule, puis traversa l'aéroport en prêtant à peine attention à l'activité environnante, tandis qu'il égrenait ses souvenirs de son dernier été avec Amanda. Au printemps, elle avait reçu la lettre de son admission à l'université Duke, la concrétisation d'un rêve qu'elle caressait depuis toute petite. Le spectre de son départ, ajouté au rejet de sa famille et de ses amies, ne fit qu'intensifier leur désir d'être le plus souvent possible ensemble. Ils passèrent des heures à la plage, firent de longues virées en voiture avec la radio à plein tube, ou restèrent simplement au garage de Tuck. Ils se promirent que rien ne changerait après le départ d'Amanda ; soit il irait la voir à Durham, soit elle reviendrait lui rendre visite. Elle était certaine qu'ils trouveraient un moyen ou un autre de continuer leur relation, même à distance.

Les parents d'Amanda avaient toutefois d'autres projets en tête. Un samedi matin d'août, un peu plus d'une semaine avant son départ supposé pour Durham, ils l'interceptèrent avant qu'elle puisse s'échapper de la maison. Ce fut sa mère qui prit la parole, même si Amanda savait que son père soutenait fermement celle-ci.

— Cela dure depuis trop longtemps, commença sa mère.

Puis, d'une voix étonnamment posée, elle prévint Amanda que si elle continuait à voir Dawson, elle devrait alors quitter la maison en septembre et régler elle-même ses propres factures, et ils ne lui paieraient pas non plus ses études universitaires.

— Pourquoi devrions-nous gaspiller de l'argent pour ton éducation, alors que tu fiches ta vie en l'air ? ajouta sa mère.